

Prédication du culte du 18 novembre 2017, Saint-Guillaume

Par Annick Vanderlinden, docteur en théologie, aumônier d'hôpital

Chers sœurs et frères,

Nous venons d'écouter le psaume 73, dans la traduction qu'en propose Martin Buber.

Martin Buber est un philosophe existentialiste juif, né en 1878 et mort en 1965. Il entreprend la traduction de la Bible avec son ami Franz Rosenzweig dès 1925. Buber poursuivra et terminera seul cette traduction suite au décès de son ami en 1929. Le psaume 73 revêt une importance particulière pour lui : il s'agit du psaume que Franz Rosenzweig lui avait demandé de lire à son enterrement.

Selon son titre, le Psaume 73 se définit comme un « chant d'Asaph » destiné à être joué avec une harpe. Les Psaumes ont un caractère vivant : des générations successives ont repris ces chants, antiphoné leurs vers et prié leurs textes. Aujourd'hui encore, les psaumes sont lus et chantés dans la liturgie, priés, antiphonés, nous invitant à les faire nôtres, à partager leurs réflexions, à nous reconnaître dans les cris, les révoltes, les incompréhensions voire les désespérances que le peuple d'Israël a adressé à Dieu. Ils nous invitent aussi à partager leur message d'espoir, leur sagesse, qui nous amène à porter un regard neuf sur ce qui nous entoure et trouver ainsi une forme d'apaisement.

Il existe plusieurs collections de Psaumes. Le Psaume 73 appartient à ce qu'on appelle les « psaumes d'instruction » en ce sens qu'il est destiné à instruire la communauté (intention pédagogique).

Le Psaume 73 partage la confession d'un homme qui se voit « au bord de l'abîme » : il décrit son existence, le regard qu'il porte sur son chemin de vie, sa désespérance et s'interroge sur le bien-fondé d'un « cœur pur ». Il se heurte à la question de la souffrance et de la justice, question qui n'est pas sans rappeler celle de Job : pourquoi ceux qui mènent une vie droite et juste ne sont pas récompensés, alors que ceux qui ne le font pas, les méchants, les menteurs, ceux dont « la langue se répand sur terre », mènent une vie prospère, luxueuse et apparemment sans embarras ?

Cette question, bien que formulée il y a fort longtemps, dans un contexte différent du nôtre, peut nous rejoindre aujourd'hui dans notre actualité : les journaux regorgent d'affaires et de crimes impunis, de personnes qui ont profité de leur situation sociale pour détourner de l'argent à leurs propres fins, de personnes qui profèrent des paroles mensongères à l'égard des autres. Peut-être faisons-nous ce même constat dans notre quotidien, dans notre vie privée ou professionnelle. Nous arrive-t-il aussi de penser, comme le psalmiste, que celles et ceux qui se comportent sans tenir compte des autres, dans la sauvegarde de leur propre intérêt, fût-ce à l'encontre des autres, s'en sortent finalement mieux que celles et ceux qui essaient de se conduire avec justice et avec équité, en tenant compte des autres ?

Observant cela, l'auteur du Psaume 73 ne comprend pas ; il s'interroge. Il en vient même à exprimer une jalousie et à devenir envieux de la paix dont semblent jouir « les criminels », dont il dit qu'ils « ne tombent jamais dans la peine humaine ».

Les réactions du psalmiste peuvent peut-être résonner en nous et nous rejoindre en particulier lorsque nous sommes en proie à des problèmes de santé, des difficultés matérielles ou financières, quand nous nous trouvons isolés ou quand nous pleurons la perte d'un être cher, d'une situation confortable, ou de nos conditions favorables d'existence.

Les cris du psalmiste résonnent pour moi aussi en écho aux propos que des personnes que je rencontre à l'hôpital peuvent me partager : « à quoi ça m'a servi tout ça ? de faire le bien, d'aller à l'église, de m'occuper des autres ? regardez où j'en suis... aujourd'hui je suis quand même hospitalisé, et je ne suis même pas sûr de pouvoir m'en sortir. » ; « A quoi ça sert ? De toute façon je ne pourrai quand même plus marcher. » ; « De toute façon, c'est toujours pareil, c'est toujours

les autres qui s'en sortent !. » ; « Vous savez, j'ai prié. J'ai demandé à Dieu de me guérir, d'intervenir pour moi, mais il ne m'a pas répondu, alors aujourd'hui je crois plus trop qu'il y ait quelqu'un là-haut » ; « Et puis de toute façon, je devrai quand même partir quand mon heure sera venue. »

En quoi le psaume d'aujourd'hui peut-il nous permettre d'avancer dans ces questions, voire d'y répondre ?

Dans son petit ouvrage intitulé *Le juste et l'injuste* (paru en 1950), Martin Buber donne comme titre au commentaire du Psaume 73 l'expression qui figure sur vos feuilles « Le cœur décide ». En quoi ce titre et le commentaire qu'il donne de du Ps 73, et en quoi le psaume lui-même peuvent-ils nous « enseigner » ou nous « instruire » (psaume d'instruction) dans ce que nous expérimentons aujourd'hui relativement à ces questions ?

Dans une bonne moitié du psaume, le psalmiste fait part de son sentiment d'injustice par rapport à ceux qu'il nomme les « criminels », face à ceux qui trouvent des satisfactions au cours de leur temps sur terre, face à ceux qui obtiennent succès et réussites dans leur vie, et qui sont parvenus au pouvoir par tous les moyens, dussent-ils préférer paroles mensongères ou meurtrières (« faux témoignages »). Mais après avoir crié sa révolte, le psalmiste n'en reste pas là. Il nous fait part de son cheminement et de ce qui, pour lui, lui a permis de se déplacer par rapport à ces questions, ce qui l'amène à porter un regard différent sur sa vie, sur les autres et même sur Dieu.

« Mes yeux furent affligés jusqu'à ce que j'arrive au sanctuaire de Dieu » dit-il. Que signifie s'approcher du « sanctuaire de Dieu » ?

Dans un premier temps, le fait que le psalmiste puisse s'adresser à Dieu, qu'il puisse lui faire part de ses incompréhensions, de ses révoltes, de ses pertes d'espoir l'amènent à cheminer. Dans un second temps, ils le conduisent sur la voie d'une transformation intérieure : son regard se déplace progressivement de l'injustice ressentie face aux succès et à la réussite des « méchants », au sentiment et à l'attachement de sa proximité avec Dieu.

Cette expérience de la proximité avec Dieu l'amène à transformer sa perception et sa compréhension du « sens de la vie ». Des événements insignifiants prennent soudain une importance accrue pour lui, ce qui tendait à ne pas compter jusque-là devient signifiant.

Ces paroles résonnent peut-être de façon particulière pour nous : nous avons d'abord une expérience du monde et de notre vie qui nous apparaît avoir du sens. Or, à la faveur d'expériences douloureuses, de difficultés diverses, de maladies, d'accidents, de deuils, nous sommes amenés à revenir sur ces expériences et à faire une sorte de « relecture de notre vie ». Peut-être êtes-vous surpris, tout comme moi, de découvrir que ce qui paraissait compter beaucoup à nos yeux et pour lequel nous nous sommes investis lorsque tout allait bien, ne compte finalement pas tant que cela ; alors que ce qui nous paraissait évident ou aller de soi est soudain mis très différemment en lumière. Ce retour sur ces expériences qui ont tissé notre vie nous amène à porter un regard différent, un regard qui nous conduit à l'« essentiel ».

Aller vers ce que les expériences de notre vie nous ont appris d'essentiel nous amène à voir notre perception, notre compréhension et notre regard se transformer. Cette transformation intérieure, Buber l'appelle « transformation du cœur », ce qui amène le psalmiste à déclarer dans le verset 1 : « Assurément, Dieu est bon pour (...) ceux qui sont purs dans leur cœur ».

Sans doute faut-il avoir connu des affres et des tourments, des peurs et des angoisses, mesuré la profondeur de la souffrance, pour pouvoir s'exprimer ainsi. Sans doute a-t-il fallu que nous puissions les dire à quelqu'un qui les entende dans tout ce qu'il y a d'injuste et d'indicible, les crier au ciel et à la terre pour pouvoir cheminer jusqu'à cette transformation intérieure, transformation du cœur qui nous amène à porter un autre regard sur ce que nous avons vécu et trouver ainsi une forme d'apaisement jusqu'à l'espérance et la confiance de se savoir accompagné dans notre vie :

« je demeure sans cesse auprès de toi », dit le psalmiste, « tu as saisi ma main droite, tes conseils me guident (...) ; auprès de toi, je n'ai plus envie de la terre. Ma chair et mon cœur sont voués à une fin ; le rocher de mon cœur, ma part, Dieu, demeure dans le temps. (...) pour moi, m'approcher de Dieu, c'est le bien, en mon Seigneur, en TOI, j'ai placé mon refuge ».

S'adresser à Dieu comme à un « Tu », comme à une personne radicalement autre, rester en relation avec lui malgré les difficultés, les incompréhensions, la tristesse et la révolte, nous amène à considérer Dieu comme le psalmiste : un véritable partenaire de dialogue, même si le « Tu » auquel nous nous adressons ne nous répond pas directement. Le fait de pouvoir dire « Tu » à Dieu nous pose en « je » face à lui. Il nous établit dans notre être, dans tout ce qu'il a de singulier et d'individuel. Il nous établit comme une personne au regard de Dieu. L'altérité irréductible de Dieu nous fonde dans notre identité d'être-sujet, il fonde notre « je ».

Peut-être touchons-nous ici à l'un des enjeux majeurs du psaume, à l'une des questions fondamentales de notre humanité : comment devenir et demeurer un sujet, une personne, un « je », tout au long de notre vie, malgré les épreuves et la souffrance, malgré les injustices et la mort ?

Ce qui nous amène à découvrir et à approfondir notre être individuel, notre « je », ce qui nous conduit à l'essentiel de notre vie réside peut-être en ceci : pouvoir dire « Tu » à Dieu, pouvoir nous adresser à lui comme à une personne, dans un dialogue ininterrompu.

Ce dialogue transforme notre cœur ainsi que le regard que nous pouvons porter sur notre vie, sur les autres et même sur Dieu. Elle nous extrait de la logique humaine de la rétribution pour nous faire entrer dans une relation vivante qui nous transforme de l'intérieur jusqu'à éveiller en nous la confiance et l'assurance d'être accompagné dans l'existence.

A vous toutes et tous qui êtes là aujourd'hui, à vous chère famille qui avez demandé le baptême pour votre enfant, je vous souhaite de pouvoir entrer et découvrir cette relation vivante avec un autre, avec un Tu, qui vous amène à développer votre identité, à l'approfondir pour devenir sujet et le rester, à approfondir vos relations, quelles que soient les expériences qui se présentent à vous dans votre vie. Je vous souhaite de voir s'éveiller et grandir votre cœur au contact de ce « Tu éternel » qui définit Dieu pour Buber, pour découvrir ce qui constitue votre essentiel.

Puissions-nous nous aussi un jour rapporter, comme le Psalmiste, que le dialogue que nous aurons entretenu avec le ciel tout au long de notre vie nous aura menés à l'essentiel, au sens sous-jacent de notre vie, à notre vérité. Peut-être alors pourrions-nous nous aussi voir notre cœur se transformer en ce que le psalmiste appelle un « cœur pur ».

« Le temps vécu par l'âme, écrit Buber, disparaît avec elle, et nous ignorons tout d'un prolongement du temps. Seul le rocher où le cœur a trouvé refuge, seul le rocher du cœur humain ne disparaît pas, car il ne se situe pas dans le temps. »

Puissions-nous faire de ce dialogue avec Dieu notre refuge, le rocher de notre cœur, afin qu'il nous conduise aux confins de l'éternité.

Amen